

l'essor

La cause de la paix La pratique de la solidarité Le respect de la vie L'ouverture à la créativité

n°4 - août 2013 - paraît 6 fois par année

www.journal-essor.ch

Forum de ce numéro (pages 3 à 10)

Entre mort et mémoire

Editorial

Fin du service militaire obligatoire?

Le 22 septembre prochain, les électrices et électeurs suisses devront se prononcer sur une initiative populaire qui demande l'abrogation du service militaire obligatoire. Il convient de rappeler la charte de notre journal qui dit notamment: *l'essor* travaille à l'émergence d'un monde meilleur et harmonieux, où les conflits doivent être réglés par des moyens non-violents. Il œuvre pour le rapprochement entre les femmes et les hommes de bonne volonté, dans un esprit d'ouverture, de dialogue, de compréhension mutuelle et d'échanges.

Il y a plusieurs raisons de dire oui à l'abrogation du service militaire obligatoire. Citons-en simplement trois: 1) l'armée suisse deviendra plus petite et occasionnera moins de coûts; 2) le service militaire obligatoire fige une répartition dépassée des rôles: l'homme à l'armée, la femme au foyer; il faut dépasser ces stéréotypes; 3) le service civil, sur une base volontaire, est maintenu et même étendu.

L'endroit que je préfère

Eclairé par un rayon de lune
J'ai mis mon habit de lumière.
Ne croyez pas que je sois dans la brume
Je flotte à présent dans les airs.
J'ai visité toutes les mers
Touché les sables chauds des déserts
Mais l'endroit que je préfère
Après avoir exploré l'univers
C'est là où naissent les étoiles.

Emilie Salamin-Amar

Bien sûr, on peut craindre de voir une armée composée uniquement de personnes volontaires qui ne serait plus représentative du peuple suisse dans son ensemble. Mais cette inquiétude doit être atténuée par le fait que l'armée, quelle que soit sa grandeur, est soumise aux autorités et doit tenir compte du consensus qui prévaut dans notre pays.

Les temps ont changé depuis la Deuxième Guerre mondiale. Aujourd'hui, ce qui nous menace le plus, ce n'est pas une invasion de nos voisins mais la détérioration du climat, le danger des centrales nucléaires et du stockage des déchets, notre isolement au milieu de l'Europe et l'espionnage industriel et politique dont nous sommes victimes. Ce n'est pas avec des avions (à plus de cent millions de francs la pièce!) et des tanks qu'on pourra y faire face.

Le même jour, nous devons nous prononcer sur une modification de la loi fédérale sur le travail. Objectif: étendre le travail à la nuit et au dimanche. C'est là une marque de mépris par rapport aux femmes (qui constituent la grande majorité du personnel de vente) et la régression d'un système qui a décrété que le dimanche était un jour de repos. Il convient donc de refuser massivement la modification de cette loi.

Par ailleurs, la décroissance économique étant non seulement inévitable (nous vivons dans un monde fini) mais encore souhaitable, étendre les heures de travail est un non-sens.

Le comité rédactionnel de *l'essor*

Un ami de *l'essor* nous a quittés

C'était un fidèle abonné de *l'essor* et il répondait toujours présent lorsque nous lui demandions un article. Jean-Paul Borel nous a quittés le 11 juillet dernier, à la veille de ses 85 ans. Professeur d'espagnol à l'Université de Neuchâtel, il a passionné des générations d'étudiants. Les paroles de Marc Chagall qu'il a choisi de faire figurer dans son faire-part résument les préoccupations de toute son existence: «*Si toute vie va inévitablement vers sa fin, nous devons, pendant la nôtre, la colorier d'amour et d'espoir*».

Dans une correspondance adressée il y a quelques mois à *l'essor*, Jean-Paul Borel nous adressait ses encouragements: «*De cœur avec vous dans l'opposition au néo-libéralisme mondialisé (c'est ainsi que j'aime le désigner), je continue de vous lire avec intérêt et je vous remercie de votre persévérance à défendre les valeurs que, j'en suis persuadé, nous partageons. Avec mes salutations amicales et mes vœux pour la suite de votre généreuse activité*».

Nous présentons notre respectueuse sympathie à l'épouse, aux enfants et à la famille de Jean-Paul Borel. (RCy)

Une lettre de François Courvoisier

(ancien député PSG, président du Cercle genevois de Jean Jaurès)

Dans votre numéro d'octobre 2012, vous avez eu l'amabilité de publier un article que je vous ai envoyé qui s'intitule «Pourquoi faut-il honorer Jean Jaurès?» Comme je pense que ce petit article a besoin de conclusion concrète, je me permets de vous demander de publier ces quelques lignes dans un prochain numéro de votre journal que je lis toujours avec grand plaisir.

Lord Bertrand Russel, pacifiste anglais et prix Nobel, a écrit: «*La guerre est un mal pire que tous les maux qu'elle prétend nous éviter*». Or, Jaurès a écrit: «*L'économie capitaliste porte en elle la guerre comme la nuée porte l'orage*».

Comment détruire cette économie capitaliste? Cela ne pourra pas se faire à Genève, ni en Suisse. Cela ne sera possible qu'à une Interna-

tionale socialiste qui reste encore à créer. Puisque à chaque 1^{er} Mai nous chantons tous l'Internationale, cela doit être possible si tous ceux qui ont le cœur à gauche commencent à se mettre à l'œuvre pour s'occuper de ce qui se passe dans le reste du monde. Comment peuvent-ils penser que tout peut aller bien chez nous alors que tout s'écroule autour de nous? S'il vous plaît, soyons réalistes!

Forum de l'intégration à Yverdon-les-Bains

Ce troisième Forum de l'intégration s'est tenu le samedi 25 mai dernier au Château de la ville et a permis au public, nombreux, de faire connaissance avec le réseau spécifique de soutien et d'information auprès des femmes migrantes à Yverdon-les-Bains et dans le canton.

Magaly Hanselmann, déléguée à l'égalité du canton, nous a fait part des principales préoccupations des femmes migrantes, soulignant le retard actuel dans ce domaine pour les femmes suisses comme pour les femmes étrangères. La conseillère nationale Cesla Amarelle a témoigné de

son propre parcours de migrante: arrivée toute jeune d'Uruguay, fuyant avec ses parents dont les opinions politiques étaient opposées au régime en place, elle pense que son parcours, facilité par l'accueil reçu, n'est pas un exemple d'intégration actuelle.

LE BILLET D'HENRI JACCOTTET

Mitage, démitage, remitage de la Suisse

Des affairistes suisses prétendent que limiter à 20% les résidences secondaires de chaque commune est une atteinte à la joie de vivre d'une «large» minorité (!) des citoyens de notre pays.

Voyant venir le danger, les partisans du maintien de la norme à 20% déposent une initiative fédérale qui est acceptée par votation populaire le 12 mars 2012. Contrairement à toute attente, le Conseil fédéral reporte au 1^{er} janvier 2013 l'application de la loi, ce que le Tribunal fédéral, quelques mois plus tard, déclare «illégal».

Fin juin 2013, on apprend que le Conseil fédéral met en consultation jusqu'au 20 octobre 2013 une loi d'application sur l'initiative Weber qui – pour autant que le soussigné ait pu se faire une idée – est un texte émasculé.

Paul Valéry, en 1925 ou 26, prévoyant la chose – génial comme il était – n'avait-il pas écrit: «*Le peuple, ce rassemblement de non-chefs, critique ses chefs dont il est le chef*».

C'est en visitant les différents stands dans la grande salle proche que l'on put se rendre compte de la richesse et de la diversité des aides apportées, ici, aux femmes migrantes: «Femmes Tische», pour des échanges et rencontres autour d'une table (Tische); Femmes solidaires, pour des groupes de parole et des sorties pédestres; Pan Milar, pour une aide et une préparation à la naissance dans votre langue en six séances à Lausanne; Appartenances, pour une aide psychologiques et sociale des personnes immigrées en difficulté ainsi qu'un service d'interprétation communautaire; stand sur les mutilations génitales, dans le souci d'informer des dangers de ces pratiques et de leur illégalité; Unité de médecine des violences permettant une consultation médico-légale, spécialisée et gratuite et une prise en charge des adultes victimes de violence... autant d'occasions de prendre conscience du statut de ces femmes migrantes et de l'aide que nous pouvons leur apporter.

Yvette Humbert Fink

La mort fait-elle partie de la vie?

Il y a ceux qui considèrent que la mort fait partie de la vie et qui l'attendent avec sérénité. Nous publions à ce sujet une belle réflexion de Stéphane Hessel qui vient de s'en aller. Il y a ceux qui font tout pour retarder l'échéance mais qui ont peur de la souffrance et de la dépendance. Il y a ceux qui ne se remettent pas de la mort d'un enfant. Il y a aussi tous ceux qui estiment que les êtres humains, grands ou modestes, ont accumulé un savoir et que celui-ci devrait être conservé. Ce sont tous ces thèmes qui font l'objet de ce forum de *l'essor*. Outre les contributions de plusieurs membres du comité rédactionnel, nous avons pu compter sur la collaboration de trois personnes de l'extérieur: Colette Hein Vinard, de Montézillon; Canisius Oberson, curé à Saint-Aubin (NE); Jean-Jacques Beljean, pasteur, ancien président du Conseil synodal de l'Eglise réformée évangélique du canton de Neuchâtel. Merci à eux tous qui nous permettent de méditer dans un esprit d'ouverture et d'enrichissement.

Comité rédactionnel de *l'essor*

Dignité à géométrie variable?

Les nuages et la pluie de ce dernier printemps n'ont pas été les seuls sujets de préoccupation. Une annonce véhiculée assez mollement par les médias avait pourtant de quoi froncer nos sourcils. Un nouveau marché est en train de naître sur les ruines de la solidarité sociale: celui de la délocalisation des personnes âgées. Oui, rien moins que ça! En Allemagne, en particulier, les réductions d'aide sociale à ceux qui sont déjà les plus démunis contraignent ceux-ci à expatrier leurs parents et grands-parents âgés en Europe de l'Est ou en Thaïlande, où les coûts d'hébergement dans les homes sont, en gros, au tiers de ce qu'ils sont dans le reste de l'Europe.

Les problèmes de langue pour ces expatriés? «*De toute façon la personne est désorientée et même dans son pays, elle serait pareillement perdue*», dit en substance une soignante interviewée sur une chaîne de télévision! Ce qui en dit long sur la formation qu'elle a dû recevoir et son approche «humaine» de la situation des personnes confiées à ses soins! Cela fait froid dans le dos, si l'on pense que ces personnes ainsi «exportées» pourraient être nos parents... ou nous-mêmes!

Cette situation nouvelle pose, à mon sens, deux questions primordiales à nos sociétés: la première, celle de la solidarité sociale. La deuxième, celle

de la dignité de la personne humaine et du sens que nous lui donnons, question déjà largement ouverte par des organisations d'aide au suicide comme Dignitas ou Exit.

D'abord la solidarité sociale: en voulons-nous vraiment encore une, laquelle, et à quel prix? Un problème central de nos sociétés est peut-être bien en train de nous exploser à la figure, celui de l'impôt. La concurrence en ce domaine, les réductions pour les plus fortunés au nom de cette concurrence, d'un côté, et de l'autre le dumping salarial pour les moins bien lotis, ces changements entraînent l'éclatement de nos sociétés entre quelques très riches et une population qui s'appauvrit en même temps que l'Etat, qui doit lui-même faire face dans le même temps à une explosion de la demande sociale.

Ensuite dignité humaine: une question centrale sous-jacente au grand âge et à la fin de vie se pose. Elle peut se décliner ainsi: la dignité de la personne est-elle touchée par les infirmités liées à l'âge et à la fin de la vie? Avant de répondre péremptoirement à cette question, il n'est peut-être pas

inutile de nous projeter nous-mêmes, ou nos parents, dans cette étape de la vie. Dire que le grand âge attente à la dignité de la personne, c'est ouvrir la porte à toutes les dérives, non seulement celles possiblement liées au suicide assisté, mais à celles en lien avec l'accompagnement et les soins à apporter aux personnes concernées. Dire que le grand âge n'entame pas la dignité de la personne, c'est non seulement affirmer cette dignité inviolable en toutes circonstances, mais c'est encore s'engager pour que la personne concernée bénéficie réellement de la solidarité matérielle et de la présence humaine des «bien-portants». Ce qui se mesure aussi en termes d'impôt, garant de la solidarité sociale.

«*La force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres*», dit le préambule de notre Constitution fédérale. Voilà qui devrait suffire à nous sortir de l'obsession de la primauté de l'argent, appelé à passer du statut de maître à celui de serviteur. Pour un gain de liberté et de dignité de tous.

Canisius Oberson

Rencontre

La Mort me séduit et m'enivre,
Elle m'attend, mais n'attend pas...
Depuis que je vais sur ses pas
Elle me rend le goût de vivre!

François Iselin

Résolution non violente des conflits

Le Centre pour l'action non-violente vient d'éditer son programme 2013-2014. En tout, neuf modules en trois cycles sont proposés. Ces formations visent à ce que chacun se réapproprie et réinvente son pouvoir, aussi bien au niveau individuel que collectif. Elles se présentent sous la forme d'ateliers d'expérimentation: les animateurs recourent à des méthodes de travail participatives (jeux de rôle, exercices, travaux de groupes, jeux symboliques, théâtre-forum, théâtre-images). Le programme complet peut être demandé au Centre pour l'action non-violente, rue de Genève 52, 1004 Lausanne, tél. 021 661 24 34, adresse électronique: formation@non-violence.ch

Ma vie en héritage (confidences posthumes à ma chère veuve)

Chère amie,

Tu n'es pas sourde, ni muette comme je le suis depuis que je t'ai quittée. Tu crois avoir la chance d'entendre, de parler et d'écrire, mais ne t'illusionnes pas, ces aptitudes sont éphémères. Tu ne sais pas encore ce qui t'attend et pour cause, tu n'es encore que dans la brève phase passagère de notre vie éternelle, tu vis dans un corps valide et souhaites le rester le plus longtemps possible de peur qu'il ne te trahisse... pauvre de toi! L'engeance spiritualiste, mystique ou sectaire, te taxerait de «femme de peu de foi», les utopistes de trop «terre à terre» et les misanthropes de «parasite excédentaire de l'humanité» dont ils aimeraient se débarrasser. Mais pour moi, sache que la Vie continue et de plus belle!

*Le vrai tombeau des morts
c'est le cœur des vivants.*

Jean Cocteau

Du Haut de mon actuelle «bassesse», car tu m'as enterré, hormis quelques organes qui pallieront j'espère les défaillances physiques de mes semblables, je regrette de t'avoir abandonné sans t'embrasser pour la dernière fois. C'est que, comme on dit, «on ne connaît ni le jour, ni l'heure» et cette heure-là m'a surpris sans même que ma montre-réveil ne me l'indique. Et pour cause, mon dernier scanner me l'avait détraquée autant qu'il m'a détraqué moi-même avant de m'expédier dans l'au-delà!

Je présume que tu as hâte que je te décrive ma vie après la mort. Je suis navré de te décevoir, mais ta question n'a pas de sens. Il n'y a plus pour moi d'avant ni d'après la vie. Laissons cela aux vivants qui se cantonnent dans leur temporalité, la mesurent, comptent les heures, les jours et les années de vie qui leur reste. La durée ne mesure que la vie du corps, après la mort, nous retournons là d'où nous venons, dans

l'intemporalité cosmique qui n'a ni début ni fin. Je me trouve maintenant dans l'éternité du temps et dans l'espace infini.

Où suis-je, me demandes-tu sanglotante? Ta question est pertinente, car tout être vivant aime à se situer dans le lieu où il se trouve à un moment donné. Il t'est donc difficile d'admettre que je ne sois plus dans un quelconque endroit, ni à un quelconque instant de l'existence, mais tâche d'admettre que nous puissions être éternels et que nous sommes, sous une forme ou une autre, inséparablement réincorporés au cosmos et présents dans l'intemporalité des temps.

Je te vois te dépêtrer à tenter de faire mon deuil sans plus pouvoir t'aider, ne serait-ce que te consolant et te plaignant. C'est que dorénavant, mon nouvel état me l'interdit et ne peut que te répondre avec ce qui me reste de ma conscience qui bientôt viendra se fusionner dans l'éternelle perfection du néant. Je sais que tu voudrais savoir où je me trouve, eh bien, vois-tu, j'ai rejoint le Tout. Comme ces minuscules graines que tu jetais au compost sans te douter qu'elles ne mourront jamais et plus encore, qu'elles germeront, fleuriront et fructifieront, y compris après la disparition de l'espèce humaine.

La mort n'est pas un terminus, mais une correspondance.

Anonyme

Il n'y a plus pour moi d'au-delà ni d'en deçà, d'avant ni d'après. Je ne suis plus que ces cendres et poussières fertiles que la nature recyclera sous des formes inattendues. Elles seront peut-être vivantes et, qui sais, même humaines ou attendront patiemment une éventuelle réincarnation. Tu as sans doute appris que l'on avait retrouvé des semences intactes dans des tombeaux égyptiens vieux de 4000 ans. Eh bien je suis comme l'une d'elles, à même de germer en tout temps, en tous lieux, pour fleurir une graminée,

accoucher d'un lombric ou aviver une braise d'étoile.

*La mort n'a rien de tragique.
Dans cent ans, chacun de
nous n'y pensera plus.*

Boris Vian

J'ai enfin découvert qu'il n'y a ni naissance, ni mort, que le terme de vie ne se réduit pas aux espèces vivantes, mais à l'essence même de ce qui les constitue. Réfléchis, chère amie: que serais-tu sans le ciel, les planètes et les milliards d'étoiles galactiques qui t'entourent? Sans la matière visible ou noire? Sans l'antimatière et l'antidurée? Tu le vois, tu es finie et infinie à la fois et ta propre finitude humaine n'abolira ni ton infinitude, ni ton immortalité.

Je sens chez toi la tristesse de m'avoir «perdu pour toujours». Mais tu n'as perdu que ma présence, nullement le souvenir que tu gardes de ton ami. J'ai laissé derrière moi, comme la queue des comètes, cette traînée de lumière plus vive encore que son noyau incandescent. Voici un exemple: je t'écrivais jadis nombre de lettres sans que nous puissions nous côtoyer, j'étais ton éternel absent, ton homme invisible, et pourtant nous nous confions l'un à l'autre et nous nous aimions beaucoup. Maintenant, je serais tenté de te dire que peu de choses ont changé. Certes je ne suis plus de ton temps, mais ma présence te restera en mémoire, en écrits et en images. Comme les semences d'Égypte, je fais dorénavant partie de tes archives qui te seront toujours ouvertes à toi et à qui voudra les consulter. Puisse l'héritage créatif que je te laisse de ma vie t'être utile à toi, aux enfants et au monde. J'aurais certes pu faire mieux pendant les années passées auprès de toi, mais je n'avais pas conscience que tout ce qui compte dans une vie humaine c'est de pouvoir léguer en héritage à ceux qui restent le meilleur de soi-même.

Affectueusement, ton ami de toujours,
François Iselin

La mort des autres... la mienne!

Vieux tabou, la mort revient. Sous un nouveau déguisement. Naguère, l'on s'était mis à en parler, ouvertement. Mais les tabous ont un sens aiguisé du camouflage. On en parle actuellement sous un angle nouveau, qui la rend quasiment acceptable: la mort serait avant tout un phénomène biologique faisant partie de la vie. A ce titre, elle est non seulement acceptable mais aussi normale, «naturelle».

Certes, cette vision est scientifiquement justifiable. Mais le tabou arrive à rendre acceptable ce qui ne l'est pas, sous le déguisement de la vision dorénavant naturelle, biologique, de la mort. N'en parle-t-on pas ainsi pour vaincre l'angoisse qu'elle suscite? Il est tellement rassurant de se dire que ma mort et surtout celle des autres n'est qu'un phénomène biologique normal.

Cette position est trompeuse, dangereuse, de surface. Elle ne rend pas justice à ce que l'être humain ressent de la mort au plus profond de lui-même. L'être humain n'est pas que nature, il est aussi culture. En voulant considérer la mort comme naturelle, un glissement imperceptible s'amorce dans notre société. La mort est naturelle? C'est donc en ordre pour la vieillesse, puis pour un accident, pour une maladie. Et le glissement se poursuit: finalement, ne serait-ce pas naturel, au fond, pour toutes ces morts de conflits, de catastrophes, d'injustices? Tout cela ne fait-il pas partie d'un ordre naturel des choses, de la lutte des espèces, d'une sélection naturelle interne sur une planète en surpopulation?

Le glissement est peu perceptible, il procède par étapes. Ce qui paraît naturel pour l'âge avancé finit par l'être pour tout le reste aussi, en une espèce de darwinisme biologique puis social. Mais cette position nous déshumanise, en tendant à nier la valeur irremplaçable de l'être humain que les traditions religieuses – chrétienne et humaniste en particulier – ont mis tant de temps à établir, en combattant, souvent, à l'intérieur d'elles-mêmes.

Je ne vois pas pourquoi on ferait un travail de deuil. On ne se console pas de la mort de quelqu'un qu'on aime.

Michel Houellebecq

Ethiquement, il n'est pas admissible que la mort soit considérée sous l'angle unique du phénomène biologique. La mort, la sienne propre comme celle de ses proches, comme celle de ses lointains est l'événement qui doit continuer de provoquer chez tout être humain digne de ce nom une émotion. Pas une indignation seulement, mais une émotion, une mise en mouvement qui provient d'une réalité extérieure et qui met en route. Si la mort de l'autre ne provoque plus d'émotion, mais de l'indifférence, une partie de mon humanité s'en est allée.

Ce risque est couru par notre société qui considère la mort comme naturelle. La mort touche, remue, met en doute, mais suscite immédiatement des réactions de protection: c'est si

lointain, on ne peut rien y faire, c'est si triste. Pas de véritable émotion surtout, qui mette véritablement en mouvement, rien qui provoque un engagement. Certes, il ne s'agit pas d'énoncer une vérité générale. L'émotion existe: elle suscite la recherche médicale, l'engagement social et politique, des mouvements de protestation. Mais en même temps, la mort suscite l'indifférence, une sorte d'évacuation. Le tabou est bien là quand on ferme les yeux sur les jeans bangladais achetés en or provenant de mines exploitées au mépris de la vie humaine, sur la nourriture spéculée. Tout cela n'est-il pas si normal, si naturel? On s'indigne, bien sûr, le temps du Journal télévisé. Mais l'émotion ne suit pas l'indignation. Le tabou sur la mort est revenu, tout paraît normal. Et ça nous arrange. Tous ces gens qui meurent ne sont-ils pas que des dégâts biologiques collatéraux?

Par l'émotion, la mort de l'autre pourra nous toucher en profondeur, nous faire mourir pour renaître, nous modifier, nous mettre en route. La mort de l'autre sera ainsi un peu la mienne et me poussera à la lutte, à l'engagement. A une vraie émotion. A un combat contre la mort sous toutes ses formes. L'être humain n'est pas qu'une réalité biologique soumise aux déterminismes sociaux, naturels, économiques, mais la forme la plus haute de la création divine.

Jean-Jacques Beljean

On ne se remet jamais de la mort d'un enfant

En 2007, quelques jours avant de s'en aller à l'âge de 90 ans, une femme me disait qu'on ne se remettait jamais de la mort d'un enfant. Elle savait de quoi elle parlait puisqu'elle avait perdu son fils Raymond en 1942 à l'âge d'une année et son aîné Jean-Claude en 1952 à l'âge de 16 ans. Elle m'a déclaré avoir pensé tous les jours à ses deux garçons disparus: 24'000 jours pour l'un, plus de 20'000 pour l'autre. Et pourtant, elle a élevé encore cinq autres enfants!

Cette femme était ma mère, Raymond et Jean-Claude mes frères.

Il est dans l'ordre naturel des choses de mourir à un âge avancé, lorsqu'on a accompli sa vie. Mais on n'arrive pas à comprendre pourquoi des enfants sont fauchés par la maladie alors qu'ils auraient dû avoir encore des dizaines d'années devant eux, avec des succès et des échecs, des joies et des moments difficiles. Restent alors les souvenirs. Je n'en ai pas de mon frère Raymond décédé avant ma naissance. Mais j'en conserve beaucoup de Jean-Claude qui s'en est allé alors que j'avais 7 ans. J'en ai évoqué quelques-uns dans le livre que j'ai publié en 2011 (*Le Peuple des moutons*) mais je les garde tous précieusement dans ma mémoire. Et je partage cette pensée de Madame de Sévigné: «La mémoire est dans le cœur».

Rémy Cosandey

Mais d'abord la vie...

La vie.

Instant après instant.

A chaque battement de cœur, il y a une vie avant la mort!

Autant s'en souvenir tout de suite...

Atteinte d'une insuffisance cardiaque assez grave pour effrayer les cardiologues et récemment appareillée d'un stimulateur spécial, ce problème de santé m'est une chance puisqu'il me fait goûter l'instant à vivre comme un précieux cadeau. Depuis que j'ai réalisé que tout pouvait s'arrêter d'une seconde à l'autre, chaque matin, je me dis «*Chouette, encore un jour! Ce serait trop bête de le laisser passer sans rien en faire de valable*». La perspective de la mort me rend la vie précieuse.

J'en parlais récemment avec un ami. Il se demandait ce qu'il ferait si on lui annonçait qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre. Il pensait qu'il

irait faire un grand voyage autour du monde... Pourquoi attendre l'annonce d'une telle échéance pour réaliser un rêve? Lorsqu'on en est là, il y a bien des risques que la santé ne soit plus suffisante pour nous permettre d'apprécier ce voyage, voire même de réaliser ce rêve. Il est préférable de faire ce qui nous tient à cœur dès que possible.

Un soir, je suis allée admirer une colonie de lucioles aux étangs de la Mauguettaz, derrière Yvonand. Dans la nuit noire, ces milliers de petites lueurs qui volent en clignotant autour de nous offrent le spectacle le plus féérique et poétique qui se puisse imaginer. Je l'ai goûté encore plus intensément car je ne suis pas sûre de le revoir l'an prochain.

Entre vie, mort et mémoire. Que laissera-t-on derrière nous?

Autant ne pas faire l'autruche et admettre qu'on va mourir un jour, seule certitude absolue... Organiser à l'avance nos funérailles, sans formuler d'exigences trop strictes afin que ceux qui s'en chargeront aient une réelle marge de manœuvre, rassembler les papiers importants et informer la famille de l'endroit où ils se trouvent allège vraiment sa tâche en ces moments lourds d'émotions. M'en occuper m'a aussi allégée, bien plus que je ne pensais.

Et voilà. Je suis encore là en ce matin du 14 juillet 2013 et j'en profite pour rédiger quelques textes qui m'importent, et transférer des informations essentielles à mes amis et contacts Internet. C'est ça aussi, la vie avant la mort: le sentiment serein d'avoir accompli ce qui devait l'être.

Colette Hein Vinard

Destination... ailleurs

On naît, on vit, puis on meurt. C'est comme ça, c'est un cycle, c'est tout. Le temps passe, nous file entre les doigts; chaque jour, chaque heure, chaque minute, chaque seconde qui passe nous rapproche inéluctablement de l'instant où notre cœur s'arrêtera de battre, et nous cesserons d'être.

La mort... sujet tabou. Elle est en même temps concrète et très abstraite. Elle est la seule «chose» que nous ne puissions éradiquer, elle nous fait peur. Nous ne pouvons pas y échapper, puisque nous sommes mortels, ni la contrôler; c'est peut-être pour cela qu'elle nous angoisse. Pré-

parés à la guerre, à la famine, aux catastrophes naturelles, nous sommes toujours désemparés lorsque la mort surgit. Un être cher disparaît, dans notre pauvre esprit meurtri, nous ne voulons croire qu'à un départ en vacances, de très longues vacances... et puis un jour, on réalise, la douleur nous envahit, les pleurs coulent à flots, le deuil se fera tôt ou tard, plus lentement pour ceux qui de surcroît se laissent aller à la révolte. Que restera-t-il alors des gens qui disparaissent? Naïssons-nous dans le but ultime que pour mourir?

Les livres que nous écrivons, les amitiés que nous entretenons, les enfants que nous faisons, les souvenirs que les gens ont de nous, c'est ce qui restera de nous. Ainsi, quand notre humble mission arrive à son terme sur Terre, que nous soyons célèbres ou pas, tout cela se grave dans les cœurs comme dans l'Histoire des Hommes. C'est alors que se pose la question: qu'advient-il de nous très exactement? Le mystère reste entier. Mais ce qui est certain, c'est que la mémoire, le souvenir, greffé dans le cœur de nos proches, nous permet de goûter à l'éternité, bien au-delà de la mort.

Aurore Girardet

Stephane Hessel et la mort

Voici un extrait de la vision que nous donnait Stéphane Hessel (1917-2013) de la mort (enregistré en 2010).

«Pour moi la mort a été, à certains moments de ma vie très proche, puisque je l'ai frôlée plusieurs fois. Aujourd'hui, j'atteins l'âge où la mort est là, toute proche. Elle ne pourra plus tarder maintenant à accomplir ma vie. Je la considère avec beaucoup de respect. Je la considère avec une attente très amicale. La mort est pour moi une amie, je sais qu'elle est là. Je sais qu'elle prendra son temps, qu'elle trouvera son heure. Je suis convaincu qu'elle ne mettra pas seulement fin à ma vie, à la vie de mon corps, mais qu'elle ouvrira peut-être la porte à autre chose dont je ne sais absolument rien, dont personne ne peut savoir ce que c'est. Mais comme je suis intimement convaincu que c'est quelque chose, la mort n'est pas seulement la fin de la vie du corps, elle est aussi sans doute le commencement d'un rapport de cet être que nous sommes avec une autre dimension de l'être. (...) J'ai l'impression que je suis sorti d'un sommeil en naissant et que je vais rentrer dans ce même sommeil en mourant. Et que c'est ce sommeil qui nous entoure tous et qui fait en somme la substance de l'humanité. Il doit m'accueillir comme il m'a ouvert à la vie au moment de ma naissance. J'ai donc avec cette chose étrange qu'est la mort une relation amicale. Non seulement elle ne me fait pas peur, mais je pense qu'elle m'accueillera avec la même gentillesse que j'ai été accueilli tout au long de ma vie par les êtres que j'y ai rencontrés. Je lui fais confiance. Je n'ai pas envie de souffrir, mais mourir, trouver le moment où cette vie s'achève, ouvre à autre chose, c'est quelque chose à quoi j'attache beaucoup d'importance et à laquelle je me prépare avec cette confiance que m'a inspirée ma propre vie.»

Le paradoxe de la mort

La mort est très généralement associée à la notion de fin. Une vie se termine. C'est la dernière étape de la croissance pour reprendre l'expression d'Elisabeth Kubler-Ross («*Death, the final stage of growth*», Prentice-Hall, 1975). Mais la mort renvoie aussi à la notion de cycle. Les êtres vivants naissent, grandissent, atteignent la maturité, vieillissent et meurent pendant que d'autres êtres vivants prennent la relève. La mort des individus est une nécessité pour la vie sur la Terre. Dans un monde fini, l'individu ne peut pas vivre indéfiniment. Il faut faire la place au suivant pour que la vie de l'espèce puisse se poursuivre. Il y a d'ailleurs une relation inverse entre le nombre d'individus d'une espèce et leur durée de vie. Les insectes sont très nombreux mais ne vivent pas longtemps, alors que les éléphants deviennent vieux et sont comparativement peu nombreux. Cela est bien sûr aussi en relation avec l'espace dont les individus ont besoin et le fait qu'ils servent ou non de nourriture à d'autres espèces.

Mais revenons aux êtres humains. Ils n'ont pas – ou plus – de prédateurs, si bien que leur nombre ne peut être contrôlé que par eux-mêmes. Mais de fait tout est entrepris pour prolonger la vie des gens et le contrôle des naissances est aujourd'hui insuffisant – et parfois contesté – pour limiter le nombre d'humains sur la planète. L'augmentation permanente du nombre de personnes dans les différents Etats crée non seulement une pression croissante sur la biosphère, mais entretient aussi le besoin de se prémunir contre les agressions. Ainsi les Etats développent des armes de

EXIT

C'est à travers le choix d'une amie qu'il m'est permis de parler d'EXIT. Anne, ancienne infirmière âgée de 92 ans, savait qu'elle perdrait son indépendance après une opération compliquée de la hanche qui était devenue inévitable. Elle qui, toute sa vie, avait voulu ne dépendre de personne, ne put accepter cette perspective.

Faisant partie d'EXIT depuis longtemps déjà, après d'émouvants

plus en plus meurtrières et augmentent leurs arsenaux au-delà de toute utilité démontrable. Le surarmement mondial actuel confine au grotesque. Il est, en partie au moins, le reflet de la surpopulation. On en est arrivé à concevoir la sécurité comme l'assurance de pouvoir tuer l'autre. Mais à force de développer des moyens pour se défendre ou pour tuer des gens, on en arrive à menacer la survie des populations.

Nos morts continuent à vieillir avec nous.

Pablo Ruiz Picasso

Pour l'individu, la mort est une échéance inéluctable. Mais la mort fait peur parce qu'elle s'ouvre sur un inconnu qu'on ne peut pas maîtriser et il semble que l'homme est prêt à subir des grandes souffrances pour la repousser plutôt que de se familiariser avec elle. Il est cependant souhaitable de préparer sa propre mort de manière à faciliter la vie de ceux que l'on va laisser derrière soi. Et il vaut mieux le faire pendant qu'on est encore suffisamment en forme et lucide surtout que le départ peut être inopiné. Cela permet aussi d'éviter les disputes autour d'un éventuel héritage matériel.

Il restera toujours la question de ce qui vient après la mort. Personne ne peut le savoir et c'est tant mieux. Mais il me semble désirable de s'en faire une représentation, chacun pour soi. Les récits de ceux qui ont failli mourir et ont eu une brève vision de «l'au-delà», laissent supposer qu'après la mort

échanges avec sa fille et ses proches, elle demanda qu'on accepte sa décision et, sereine, elle tendit la main pour boire le liquide létal. Ceux qui étaient à son chevet n'obéirent pas à son ordre qui les priaient de ne pas pleurer.

Pour moi, à qui la famille avait demandé de dire quelques mots lors de ses funérailles, cette expérience troublante me laissa un sentiment d'inachevé.

du corps physique, la vie continue dans une autre dimension (voir par exemple: Eben Alexander, «*Das Leben nach dem Leben*», Zeitpunkt 125, mai/juin 2013). Toutes les religions offrent d'ailleurs des représentations de ce qui nous attend après la mort, ce qui est certainement une des raisons de leur succès. A mon avis toutes ces représentations se valent et chacun peut avoir la sienne. C'est probablement mieux que de ne pas en avoir car cela insère la mort dans le cycle de la vie et évite d'avoir à se satisfaire de la notion assez peu encourageante d'une disparition dans le néant.

Lorsque la mort se rapproche du fait de la vieillesse ou de la maladie, on est amené à attacher moins d'importance à son propre devenir qu'à celui de ceux qui nous suivent, au premier rang desquels viennent le plus souvent la famille proche à laquelle on est lié par l'amour ce sentiment merveilleux qui permet à des groupes humains de constituer une unité et aux invalides de vivre en harmonie entre eux.

Le jazz dit «New Orleans» est une expression de la culture des Noirs américains. Il comprend un thème intitulé «dead man blues» (le blues de l'homme décédé). Il commence par un mouvement lent dans lequel on entend un sermon évoquant le retour du corps à la poussière, puis le mouvement s'accélère et le morceau s'achève sur un rythme rapide et joyeux. On peut voir là une manière d'exprimer en musique la vérité que la mort permet à la vie de continuer.

Pierre Lehmann

Pourquoi ne pas relire Montaigne qui, dans le livre I des Essais, intitule le chapitre XIX: «Que philosopher, c'est apprendre à mourir». La mort «Puisque nul ne peut y échapper, apprenons à la soutenir de pied ferme». Et plus loin: «J'aimerais que la mort me trouve plantant mes choux mais nonchalant d'elle et de mon jardin imparfait».

Susanne Gerber

La mort en cours de vie

Cette vie longue, pleine et entière, que tout être humain est en droit d'attendre n'est, de loin pas, assurée équitablement aux 7,2 milliards de terriens que nous sommes. Certes, la nature en fauche beaucoup par ses fléaux que sont les séismes, tsunamis, disettes ou pandémies, mais la camarade sévit surtout à visage humain. Visages des tueurs cagoulés ou planqués derrière leur écran guidant au loin leurs sinistres drones, visages satisfaits des affameurs, pollueurs, empoisonneurs et rabatteurs de migrants, visage des pilleurs de terres nourricières et de ressources vitales. Ce sont eux, ces prétendus champions des «droits humains», de la «démocratie» et du «progrès» qui, en ces temps de barbarie suave, tuent le plus. Ils expédient leurs rivaux indésirables dont la vie s'est à peine épanouie, dans les charniers des champs de batailles, les morgues des hôpitaux privés d'assistance et de médicaments ou les épaves des boat people.

La culture du bien-être nous rend insensibles aux cris d'autrui et aboutit à une mondialisation de l'indifférence.

Le pape François

Car les pays «civilisés», d'Europe en particulier, qui se barricadent derrière leurs 18'000 kilomètres de «murs de séparation», interdisent aux exilés de fuir la misère qui les tue à petit feu. C'est pourquoi, les fosses communes des mers et des déserts ont accueilli à jamais, entre 1993 et 2010, 16'000

à 20'000 de ces candidats à la survie (Claire Rodier, *Siné Mensuel*, n° 21, juin 2013).

Alors la «vie» qu'est-elle vraiment pour le milliard d'Africains qui se la font achever en moyenne à 49 ans, pour les 4,3 milliards d'asiatique dont l'espérance de vie à la naissance atteint à peine les 67 ans, dix ans de moins que celles des habitants des «régions les plus avancées». En moyenne, l'espérance de vie dans le pays le plus mortifère de la terre n'atteint pas les 33 ans, alors que dans celui qui est le plus vivable, il dépasse 83 ans. Autre preuve de l'inégalité face à la mort, 6% des humains meurent de sous-alimentation et 5% d'obésité... Cherchez l'erreur! (Données fournies par Wikipédia). Ces milliards d'années de vie perdue ne confirment-ils pas le déni des promesses de «mondialisation du mieux-être» que les organisations internationales promettaient depuis des décennies d'honorer?

N'ayons pas peur des mots. Quand, au début de ce siècle, les 2/3 de l'humanité atteignent à peine l'âge moyen de 64 ans, alors qu'il est de 76 ans dans nos régions, seules bénéficiaires de la santé, de l'hygiène et du ravitaillement pour tous, c'est que nous tolérons une sorte de génocide larvé. Certes ce ne sont plus les 6 millions de morts de la Shoah nazie, les 2 millions du Goulag soviétique, les 20 millions du Laogai chinois ou d'autres génocides, arménien, rwandais, kurde, cambodgien, congolais qui soulent la mémoire collective. Ces laissés-pour-compte de la vie sont effacés de la conscience humaine comme l'ont été les millions

de morts des guerres que cette mémoire préfère effacer en n'enterrant en grande pompe qu'un seul des leurs: le soldat inconnu.

Lampedusa doit être un phare du monde entier pour que partout on ait le courage d'accueillir ceux qui cherchent une vie meilleure.

Le pape François

Et puis que valent quelques années de sursis pour ceux et celles dont les dernières années de vie sur terre ne seront qu'une longue attente de la mort? Car plus que le nombre d'années d'existence, il faut plutôt compter les années de vie en bonne santé, sans incapacité, ni maladies, ni souffrances, années maudites de plus en plus nombreuses et douloureuses pour les exclus de la «prospérité»

Quand l'infime fraction de l'humanité accapareuse de la richesse du monde ose explorer le cosmos, trafiquer les atomes et dénaturer la nature à son profit, tout en refusant sciemment de venir en aide à ses semblables, cela s'appelle non-assistance à personne en danger, crime qui est condamné au pénal. Mais face à ces fauteurs de misère et de mort qui se complaisent à pourchasser de prétendus terroristes, voyous et contestataires, quel tribunal mondial oserait maintenant les confondre, les juger et les empêcher définitivement de nuire?

François Iselin

Il y a 45 ans (16 mai 1968), *l'essor* écrivait:

Génocide

Le génocide, «crime commis dans l'intention de détruire un groupe de personnes, une tribu, une nation, une ethnie», qui a été pratiqué par Hitler, tant contre les Juifs que contre les Tziganes, etc., a trouvé, depuis, des émules en de nombreux points du globe. Le dernier en date provient du Brésil où vivent encore, dans la jungle amazonienne et dans le Mato Grosso, des populations indigènes dignes d'intérêt. Or le monde entier a appris avec indignation que les fonction-

naires du «Service de protection des Indiens» ont provoqué la mort de plusieurs dizaines de milliers d'indigènes, soit en les massacrant par des cartouches de dynamite lancées par avion, soit par l'inoculation de la variole. Le rapport publié par le gouvernement brésilien accuse les fonctionnaires de ce service d'avoir réduit leurs «protégés» en esclavage en leur appliquant des tortures et des punitions imitées des camps de concentration nazis. [Suit une longue

description d'autres exactions dans le monde: Kurdes d'Irak, Iran, Afghanistan, Syrie, Turquie, URSS.]

Pourquoi dès lors les empêcher de vivre librement en tant que peuple? Pourquoi les grandes nations se taisent-elles? N'est-il pas tragique que, par nos lâchetés, nous restions insensibles et impuissants à empêcher la disparition des minorités?

André Chédel

La mémoire en héritage

La Terre est un réservoir d'âmes et après nous, ce ne sera pas le déluge! La transmission du savoir, des souvenirs, des rituels, des modes de vie sont indispensables à qui veut croître. L'histoire avec un grand «H», ne retient que ce qui paraît important aux historiens. Mais qu'en est-il de la vie de tout un chacun, des gens du peuple qui sont les acteurs et les témoins directs de notre passé? Que savons-nous de ceux qui ont vécu au siècle dernier? Pas grand-chose, sinon que quelques noms et faits de célébrités, d'hommes politiques et autres prix Nobel ainsi que certains événements choisis, dits importants, historiques. Pourtant, la vie s'écrit au quotidien et non pas cinquante ans après que tous les témoins ont disparu. Ce sont des petits riens, des gestes de tous les jours qui marquent le temps, et ce, de manière indélébile. Le fait d'isoler les personnes âgées, de les parquer dans des endroits clos ne favorise pas du tout la transmission des récits de vie d'une génération à l'autre. La mémoire se perd, et la maladie d'Alzheimer ainsi que d'autres démences dégénératives font le reste.

Mais, en Suisse romande, la mémoire est conservée, un nouveau métier vient de voir le jour, on est en train de constituer les archives de la vie ordinaire. Toutes ces données vont faire revivre un proche passé, déjà oublié. Les «recueilleuses de vies» reçoivent une formation très poussée avant d'aller sur le terrain. Patiemment, elles écoutent nos aînés, prennent des notes, amassent toutes sortes de documents pouvant donner des indications, telles que des factures, des billets de cinéma, de concerts, de blanchisserie, permettant de chiffrer le coût de la vie à leur époque. Elles scannent des lettres d'amour, ce qui permet de réaliser combien le langage écrit s'est modifié au fil du temps, car un mot d'amour écrit en vers ne ressemble en rien à un message SMS. Toutes ces données sont traitées ensuite par des historiens. Des cinéastes prennent le relais ensuite. Des prises de son de la voix chevrotante des personnes âgées ainsi que des photos d'eux seront archivées. Avec la libre circulation des populations,

les accents du terroir se sont envolés, modifiés, eux aussi. Ainsi, la mémoire va désormais se constituer comme un objet précieux dont l'étude devient en elle-même une fin suffisante, c'est-à-dire comme un véritable objet de connaissance, de science, un objet travaillé par différentes disciplines en construction telles que la psychologie, la psychiatrie, sans omettre la neurologie, bien entendu. Il va de soi qu'un être humain sans mémoire est un homme sans vie et qu'un peuple sans mémoire est, par conséquent, un peuple sans avenir.

Une mémoire, c'est une sorte de pont jeté entre le passé et l'avenir. La mémoire paysanne, par exemple, est riche de réflexions sur des problématiques actuelles, cela équivaut à se servir du passé pour parler d'aujourd'hui. Sinon, comment faire le lien entre l'un et l'autre si l'on supprime un maillon de la chaîne? Dans le monde de l'immédiateté, le monde d'aujourd'hui, la parole des anciens est précieuse. Ils nous font part de faits vécus, leur réflexion est nourrie de leur expérience. Autrefois, la tradition orale permettait une transmission des savoirs et des savoir-faire. Aujourd'hui, on oublie tout. Recueillir la mémoire de nos aînés devient donc un acte de citoyenneté que l'on ne peut en aucun cas concevoir comme un travail, mais comme un devoir fait avant tout pour les générations futures.

Peut-être qu'un jour prochain, nous aurons le loisir de voir des expositions de photos relatant la vie de ces témoins «anonymes» du passé. Ce sera alors, l'occasion de créer des débats et des réactions citoyennes et politiques intergénérationnelles. Le but de cet exercice n'est pas d'entretenir une mémoire nostalgique et passiste, mais une mémoire de réflexion, pour éclairer le futur. Bientôt, il n'y aura plus de survivants de la Deuxième Guerre mondiale, de tous ces génocides qui sévissent sur tous les continents de notre planète. Qui conservera la mémoire de ces horribles guerres pour éviter qu'elles ne recommencent ici ou ailleurs? C'est le rôle des jeunes générations de perpétuer la mémoire afin qu'elle ne sombre pas dans l'oubli, c'est eux qui nous survivront. Alors... écoutons les récits de nos aînés, dialoguons avec eux, sortons-les de l'ombre, donnons-leur la parole. Ils sont les acteurs de notre passé.

Autrement dit, on pourrait imaginer que la mémoire navigue de l'un à l'autre en passager clandestin. S'il n'arrive pas à bon port, le passé n'a plus aucun avenir, ses traces auront été camouflées, son contenu détourné, falsifié et ses témoins bâillonnés. Ne laissons pas un monde proche de l'amnésie aux générations futures.

Emilie Salamin-Amar

LE BILLET DE RÉMY COSANDEY

Ces Suisses indignes...

On pourrait hélas mettre beaucoup de personnes dans cette catégorie: les banquiers cupides, les politiciens corrompus, les affameurs du tiers-monde, les exploiters des pays pauvres mais qui disposent de grandes richesses naturelles. Pour aujourd'hui, je n'en citerai que deux:

Je pense tout d'abord à Ueli Maurer, le président de la Confédération. Lors d'un voyage en Chine, il a eu le culot d'affirmer qu'il fallait tirer un trait sur le massacre de la place Tiananmen qui a fait plus de 3000 morts. Avec lui et ses amis de l'UDC, le commerce et les armes comptent davantage que les droits de l'homme.

En second lieu, je tiens à mentionner Sepp Blatter, président de la FIFA. Il a attribué le championnat du monde 2022 au Qatar, pays obscurantiste qui ne respecte pas les droits de l'homme et qui, de plus, n'a aucune culture footballistique. Et, par ailleurs, il fait 50 degrés en été! Une fois de plus, les affaires sont passées avant toutes autres considérations.

La médecine et les médecins en question

(l'absence de diagnostic est une urgence médicale)

Sept années de formation universitaire pour mon diplôme de médecin suisse, dix années de stages hospitaliers, trente années comme médecin praticien en ville participant à la vie d'une clinique privée et son dispensaire, autant de titres qui me permettent les réflexions sur le métier que voici:

*Les passions sont toutes
bonnes de leur nature et
nous n'avons rien à éviter
que leurs mauvais usages ou
leurs excès.*

Descartes

1) Le colloque singulier entre le médecin et le patient

Tout d'abord ce terme de patient! Il est loin d'être adéquat puisque celui qui «consulte» un médecin attend de lui une réponse claire et rapide à la question qui l'a amené à consulter. Il est tout sauf «patient» au sens strict du mot. Mais le terme a passé dans le langage courant; on le garde.

Passons maintenant à la **première consultation**; elle est décisive. Si les deux interlocuteurs ne sont pas parvenus à établir une relation de confiance, il est inutile de poursuivre; il m'est arrivé de rompre très rapidement, disant: «Je vois ce que vous attendez de moi; je ne suis pas votre homme et vous conseillez de vous adresser ailleurs.» De façon générale cependant, la confiance s'établit, assez vite une relation se noue et, bientôt, les mots utilisés le confirment: le malade parle de «mon médecin», le médecin de «son» malade.

Au moment de m'installer en ville à mon cabinet de médecin interniste FMH, j'étais formé à soigner des malades atteints de maladies décrites et classifiées dans les traités spécialisés. Or, bien vite, j'ai compris ce que voulait nous faire réaliser le professeur Louis Michaud lorsqu'il nous disait ironiquement combien il regrettait que les malades n'aient pas lu les livres de médecine. «Notre métier, disait-il, en serait grandement simplifié puisque le malade n'aurait qu'à nous souffler le diagnostic (traité X; page Y)». Malheu-

reusement, les choses ne se passent pas du tout comme cela; le médecin doit commencer par «prendre l'anamnèse» (ensemble des renseignements fournis par le sujet interrogé sur son passé et l'histoire de ses maladies). Souvent, le patient ne comprend pas ce questionnement pointilleux; il peut même y voir une curiosité mal placée, de l'indécence, que sais-je! On s'explique, et l'on passe à l'examen physique du malade, son «status», que l'on complète par des radiographies, des enregistrements divers, des examens de laboratoire. Et alors, alors seulement, on peut établir un diagnostic et prescrire le traitement.

*Le dosage fait la différence
entre le remède et le poison.*

Anonyme

Il arrive assez souvent que cette quête de l'origine physique des troubles se solde par un non-lieu. Là, attention! Si vous arrivez brandissant le dossier avec un grand sourire et dites victorieusement: «*Tout est normal, pas de problème!*», il est quasi certain que le malade a sa réponse qu'il ne vous dira jamais car il pense in petto: «*En voilà encore un qui n'a pas trouvé de quoi je souffre!*» Le médecin trop sûr de lui a perdu. Non, il faut d'abord assurer ses arrières: l'absence de pathologie décelable est un fait à porter au bénéfice du patient, son corps n'est pas malade. Il n'est par ailleurs manifestement pas atteint d'une maladie psychiatrique telle qu'elles sont décrites dans les traités de psychiatrie. Il faut chercher ailleurs, dans les circonstances de la vie, tout simplement. Il s'agit là d'un très vieux problème qui n'a été résolu de façon satisfaisante qu'au début du vingtième siècle par un des plus géniaux médecins de l'histoire: Sigmund Freud (1865-1939) qui, le premier, a décrit les psychonévroses et passé sa vie à les étudier en soignant ses malades et en publiant quantité de livres sur le sujet; un de ses ouvrages les plus importants – «*Les rêves*» – est un pavé de plus de cinq cents pages. Pour expliquer la démarche du maître, un élève de Freud a inventé la séquence suivante: Socrate a dit: «*Connais-toi toi-même!*» quatre

siècles avant Jésus-Christ; à la Renaissance, Montaigne: «*Que sais-je?*»; du temps des Lumières, Jean-Jacques Rousseau: «*Qui suis-je?*»; et Freud, selon le même élève, «*Comment suis-je devenu ce que je suis?*»... à travers ma vie d'homme engagé dans mon siècle. Et c'est en appliquant à chacun de ses «analysés» ce genre de «clé à questionner» (comment est-il devenu ce qu'il est?) que Freud a fait de l'anamnèse ainsi conduite ce qu'on appelle le traitement psychanalytique.

Voilà, au pas de course, les renseignements qu'un homme de notre époque devrait avoir assimilés s'il veut s'éviter des déboires lors d'une maladie quelconque, connaître les étapes chronologiques de la découverte des névroses.

*La médecine guérit les ma-
ladies du corps, la sagesse
libère l'âme des passions.*

Saint Paul de Tarse

2) Le médecin en situation

1. Traitement en fin de vie: le confort du malade passe avant toute autre considération (angoisse, douleur, sommeil). Le médecin dispose actuellement (depuis les années 1980) de médicaments spécifiques pour chacun de ces trois domaines et, avec un goutte-à-goutte permanent, il est possible de régler à la goutte près les doses permettant d'obtenir l'effet souhaité, aussi bien durant la journée que la nuit.

2. La mort est à offrir si possible durant le sommeil. Tenir compte des croyances.

3. Prolonger la vie seulement sur demande explicite du seul patient.

4. Abréger la vie: idem.

5. «Pilule libératrice» exceptionnellement.

6. Acharnement thérapeutique: non! (cf les cas honteux de Franco, Dayan, etc.).

Henri Jaccottet

Le mercenaire

Olivier Donzel et Jacques Donzel, Georg Editeur, 2009

Par les manuels scolaires, on connaissait un peu l'histoire du major Davel qui voulait libérer les Vaudois du joug bernois. On sait ce qu'il a fait et on connaît son exécution en 1723. Grâce à Olivier Donzel, diplômé en sciences politiques, et à son père, Jacques Donzel, ancien directeur des programmes de la Radio Suisse Romande, on découvre dans un livre passionnant la vie et les convictions de ce grand patriote vaudois.

Cet ouvrage s'appelle *Le mercenaire*, pour bien insister sur la longue période au cours de laquelle Jean Daniel Abraham Davel servit différents souverains européens. Mais pas Louis XIV, coupable d'avoir persécuté les protestants et révoqué l'édit de Nantes. Grâce à Davel, le lecteur voyage à travers toute l'Europe et peut suivre les conflits qui

ont endeuillés cette période.

Mais le livre d'Olivier et Jacques Donzel est aussi une chronique détaillée des événements du début du 18^e siècle. Au fil des pages, on apprend à mieux connaître les métiers de l'époque et même à découvrir différentes recettes de cuisine. Si les mentalités, les techniques et les sciences ont beaucoup changé en trois siècles, on ne peut se dispenser de citer deux extraits de l'ouvrage qui montrent que les problèmes d'hier et d'aujourd'hui ont d'étranges similitudes:

«Comment, disait Davel, un pays si riche naturellement en arrivait-il à ne plus pouvoir subvenir aux élémentaires besoins vitaux de ses habitants les plus modestes?»

«La politique de Berne sur l'asile cherche à concilier deux objectifs: profiter à l'extrême de l'arrivée de réfugiés possédant un savoir-faire, apportant des innovations techniques, pour amorcer un démarrage économique et d'un autre côté éviter les réfugiés assistés qui ne font qu'augmenter le paupérisme de l'époque.»

Il y a 25 siècles, Thucydide disait déjà: *«L'histoire est un perpétuel recommencement»*. On en a la preuve avec le livre d'Olivier et Jacques Donzel, un ouvrage bien documenté, qui met en valeur les qualités littéraires et historiques des auteurs et qui surtout nous fait réfléchir sur le courage et la liberté.

Rémy Cosandey

Europe Mad Max demain?

Bernard Wicht, Editions Favre, 2013

On croyait naïvement que la sécurité intérieure et extérieure était une tâche régalienne de l'Etat. Et voilà que Bernard Wicht, privat-docent à l'Université de Lausanne, nous apprend que les autorités, quelles qu'elles soient, ne sont plus seules en mesure d'assurer la défense des citoyens. L'auteur s'interroge dans son prologue: *«Des organisations sans territoire, mais dotées d'une réelle puissance financière et militaire, ne sont-elles pas en train de supplanter l'Etat-nation ou, tout au moins, de le concurrencer de manière décisive?»*

Nous vivons dans un monde où les menaces les plus courantes ne sont plus une invasion du voisin ou une guerre déclenchée par deux pays qui revendiquent le même territoire. Aujourd'hui, il faut faire face à toutes sortes de dangers, d'intimidations et de chantages. C'est le règne des mafias et des pirates, des réseaux terroristes et des diasporas militairement organisées.

Face à la globalisation économique et financière, l'Etat moderne n'est plus en mesure de garantir «à chacun sa place dans la société». Dès lors, on assiste au retour des classes dangereuses: les groupes sociaux marginalisés se détachant de la trame sociale dominante et se réorganisant au niveau local pour assurer leur survie (économie parallèle, gangs, bandes, etc.).

Le livre de Bernard Wicht est captivant mais sa conclusion fait froid dans le dos puisqu'il est proposé d'accorder encore davantage de permis de port d'arme et de créer des patrouilles citoyennes (pour redonner un sentiment de sécurité à la population). On a vu aux Etats-

Unis les abus que de telles solutions pouvaient engendrer... Il y a mieux et beaucoup plus démocratique: arrêter de faire des cadeaux fiscaux aux riches et renforcer les effectifs de la police.

RCy

Les Frontalières

Mousse Boulanger, L'Age d'Homme, 2013

C'est un livre petit par la taille (moins de 70 pages) mais grand par le témoignage qu'il véhicule. On est en 1938 dans un village du Jura, tout près de la frontière française (d'où le titre du livre). Mousse Boulanger raconte ses souvenirs d'enfance. On découvre des gens modestes, travailleurs, unis par une magnifique affection familiale. C'est limpide, parfois drôle, souvent poignant. La guerre est toute proche mais la vie est rythmée par les besognes domestiques, par la préparation de repas simples mais nourrissants, par la récolte des petits fruits et par l'achat de vêtements et de chaussures.

En ce temps-là, on savait encore ce que voulaient dire les mots «solidarité» et «amitié». On était pauvre mais on pouvait compter sur l'aide de ses voisins et le réconfort de sa famille. Septante-cinq ans après avoir vécu une enfance pleine de tendresse, Mousse Boulanger fait preuve d'une formidable mémoire pour retrouver les gestes, les lieux et les péripéties qui l'ont marquée.

Chaque page mériterait d'être récitée. Contentons-nous d'une citation que nous avons particulièrement aimée parce qu'elle correspond à ce que nous avons vécu nous-même: *«Il fait bon sous les grands foyards, il y a de l'ombre et un petit vent. Je ramasse des faines, je les ouvre avec les dents, elles ont un goût de noisette. J'adore.»*

Ce livre permet aux anciens de revivre un temps de leur adolescence, tandis que la jeunesse découvre un passé qui constitue l'Histoire de notre pays. (RCy)





Paléo... Handicap International défie les festivaliers

«Désamorcer 600 mines en six jours»: l'ambition affichée par l'ONG Handicap International à l'occasion du Paléo Festival 2013 est l'occasion de sensibiliser les festivaliers à la lutte contre les mines antipersonnelle. L'association proposera dès le 23 juillet sur le terrain de l'Asse un jeu de déminage, puis les participants seront sollicités à poursuivre leur action en versant un don. Avec 35 francs, on peut sécuriser une surface de 60 m² dans les zones contaminées. Fin 2012, des millions de kilomètres carrés sur près de 120 pays sont encore pollués. Ces restes d'explosifs font environ 350 victimes par mois dont 42% sont des enfants.

D'après *Le Courrier*,
20-21 juillet 2013

Distinction

Souligner l'importance d'une commune comme acteur de la santé et de la prévention, c'est ce que vise le Prix «Ville en santé» décerné pour la première fois cette année et initié par la Fondation suisse pour la santé Radix.

C'est Yverdon-les-Bains qui, en juin dernier, a reçu cette distinction de «Ville en santé 2013» devant 19 autres villes candidates dont Zurich. Ce prix récompense le travail en profondeur aboutissant à la mise en place d'une véritable politique communautaire. A

la suite d'une série d'incivilités et de délits et au lieu de multiplier les opérations de police, la ville a additionné les opérations de promotion de la santé et de cohésion sociale: projet de Pro Senectute «Qualité de vie» visant à faire des habitants d'un quartier des acteurs pour améliorer leur quotidien, naissance du Service de la Jeunesse et de la cohésion sociale, etc.

On récompense ainsi la vision globale, la persévérance et l'implication des autorités d'Yverdon-les-Bains.

D'après *24 Heures*, 15-16 juin 2013

Diversité vivante

En 2008, Longo Mai lançait la campagne «Semer l'avenir, récolter la diversité» afin de nous sensibiliser aux projets européens d'une nouvelle législation sur les semences. Ces nouvelles lois renforceraient le monopole de quelques entreprises chimiques sur le marché des semences et limiteraient la diversité des espèces. Pour lutter contre cela, rien de mieux qu'une bourse d'échanges des semences. Chacun, dans son jardin ou son exploitation, peut mettre de côté des graines de variétés fixées. En un, deux ou trois ans suivant les plantes, on peut assurer à la fois la récolte et la production des semences. Ce sont celles-ci qui seront échangées. La diffusion gratuite des semences est une idée centrale, celle-ci étant un bien collectif. Ces pratiques

traditionnelles existent d'ailleurs dans bon nombre de pays en Afrique, en Inde, au Bangladesh. Ces bourses d'échanges se sont multipliées en Europe ces dernières années, à Londres, Bruxelles, Athènes et au nord de l'Allemagne.

Le 24 mars 2013 s'est tenue la première Bourse internationale en Suisse d'échange de semences organisée conjointement par Pro Specie Rara, le Centre naturel de Thurauen et Longo Mai.

D'après *Nouvelles de Longo Mai*,
CP 1848, 4001 Bâle

La lettre de la citoyenneté

Le numéro de mai-juin 2013 comporte un très intéressant sondage sur le droit de vote des étrangers en France. Sous forme de graphique, on peut y voir l'évolution à l'égard du droit de vote des résidents étrangers extra-européens de 1994 à 2013. A méditer...

D'après *La Lettre de la citoyenneté*,
10, rue Jean XXIII, Amiens (France)

*N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink,
26, rue de la Paix,
1400 Yverdon-les-Bains,
tél./faxe 024 425 35 15.
Merci!*

De la mobilité au déracinement

Dans le monde où nous vivons, le mot «stabilité» a perdu une grande partie de son sens. On privilégie partout la vitesse (il faut aller toujours plus vite, même si on ne sait pas où!) et il est impossible de se déplacer sans son portable: il faut que notre employeur puisse nous joindre au bout du monde. L'assurance-chômage encourage même la pratique de la mobilité professionnelle puisqu'elle admet qu'un déplacement de deux heures par jour (quatre heures avec le retour) est convenable pour un emploi. La mobilité est destructive pour la vie associative.

Et le déracinement? Qu'il s'agisse des saisonniers hier ou des requérants d'asile aujourd'hui, il a pour conséquence de priver les personnes concernées de leurs familles et de leurs attaches. La grande majorité n'a pas le choix: c'est du travail en Suisse ou la misère chez eux. Allons-nous continuer à admettre un système qui crée l'injustice et qui consolide la loi du plus fort?

Alors, amis lecteurs, à votre ordinateur ou à votre plume. Nous attendons avec plaisir vos contributions.

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; redaction@journal-lessor.ch

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
François Iselin, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.-
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 15 septembre 2013
prochain forum : De la mobilité au déracinement